

Patrick Chamoiseau Édouard Glissant

LES MURS

Approche des hasards et de la nécessité de l'idée d'identité.

Une des richesses les plus fragiles de l'identité, personnelle ou collective, et les plus précieuses aussi, est que d'évidence elle se développe et se renforce de manière continue, nulle part on ne rencontre de fixité identitaire, mais aussi qu'elle ne saurait s'établir ni se rassurer à partir de règles, d'édits, de lois qui en fonderaient d'autorité la nature. Le principe d'identité se réalise ou se déréalise parfois dans des phases de régression (perte du sentiment de soi) ou de pathologie (exaspération d'un sentiment collectif de supériorité) dont les diverses « guérisons » ne relèvent pas, elles non plus, de décisions préparées et arrêtées, puis mécaniquement appliquées.

Essayons d'approcher cette multiplicité complexe, jamais donnée comme un tout, ni d'un seul coup, que nous appelons identité. Un peuple ou un individu peuvent être attentifs au mouvement de leur identité, mais ne peuvent en décider par avance, au moyen de préceptes et de postulats. On ne saurait gérer un ministère de l'identité. Sinon la vie de la collectivité deviendrait une mécanique, son avenir aseptisé, rendu infertile par des régies fixes, comme dans une expérience de laboratoire. C'est que l'identité est d'abord un être-dans-le-monde, ainsi que disent les philosophes, un risque avant tout, qu'il faut courir, et qu'elle fournit ainsi au rapport avec l'Autre et avec ce monde, en même temps qu'elle résulte du rapport. Une telle ambivalence nourrit à la fois la liberté d'entreprendre et, plus avant, l'audace de changer.

Identité nationale.

En Occident et d'abord en Europe, les collectivités se constituent en nations, dont la double fonction fut d'exalter ce qu'on appelait les valeurs de la communauté, de les défendre contre toute agression extérieure et, si possible, de les exporter dans le monde. La nation devient alors un État-nation, dont le modèle peu à peu s'impose et définit la nature fondamentale des rapports entre peuples dans le monde moderne.

La communauté qui vit en État-nation sait pourquoi elle le fait, sans jamais pouvoir le figurer par postulats et théorèmes, c'est la raison pour laquelle elle exprime cela par des symboles (les fameuses valeurs), auxquels elle prétend attribuer une dimension « d'universel ». Une telle organisation est au principe des conquêtes coloniales, la nation colonisatrice impose ses valeurs, et se réclame d'une identité préservée de toute atteinte extérieure et que nous appellerons une *identité racine unique*. Même si toute colonisation est d'abord d'exploitation économique, aucune ne peut se passer de cette survalorisation identitaire qui justifie l'exploitation. L'identité racine unique a donc toujours besoin de se justifier en se définissant, ou du moins en essayant de le faire. Mais ce modèle s'est aussi trouvé à l'origine des luttes anticolonialistes, c'est dans la revendication d'une identité nationale, héritée de l'exemple du colonisateur, que les communautés dominées ont trouvé la force de résister. Le modèle de l'État-nation a multiplié dans le monde. Il en est résulté bien des désastres.

D'une telle suite d'évidences, ou de lieux communs, nous pouvons conclure de deux façons. D'abord que les nations nouvellement apparues, ou qui ont changé de régime, ne progressent que difficilement vers une conception de la nation qui ne soit pas liée à un impératif identitaire rigide et exclusif. Il nous semble que seule l'Afrique du Sud a exprimé la nécessité d'une organisation volontairement métisse, où les Noirs, les Zoulous, les Blancs, les Métis, les Indiens, pourraient vivre ensemble, sans dominations ni conflits : la vocation d'une *identité relation*. D'autre part, que c'est seulement dans le cas où l'État-nation est menacé dans son existence que la nécessité de l'identité nationale se forge pleinement comme outil de défense (on voit alors qui est traître ou non à la nation) ou comme ferment de rassemblement, sans qu'il soit pourtant besoin de légiférer sur cette identité. Mais à qui fera-t-on croire aujourd'hui que la nation française est ainsi menacée, en danger, et que les flux de deux ou trois cent mille immigrants illégaux constitueraient le noyau dur de cette menace ?

Nous entendons dire d'un jeune prodige de la direction d'orchestre qu'il serait né dans un garage : ses parents auraient été presque des SDF et des immigrants, relevables peut-être de ces arrêtés d'expulsion. On nous assure que le jeune garçon

tombé d'une fenêtre en tentant de fuir la police d'immigration était l'un des meilleurs de sa classe. La France renoncerait-elle froidement, au nom d'une idée fixe d'identité, ou essaierait-elle de porter une illusoire régulation, à ce que la diversité, l'imprévu, les fécondités du monde seraient susceptibles de lui apporter ?

Faire-Monde.

Ainsi en plein 21^{ème} siècle, une grande démocratie, une vieille République, terre dite des « Droits de l'Homme », rassemble dans l'intitulé d'un ministère appelé en premier lieu à la répression, les termes : *immigration, intégration, identité nationale, co-développement*. Dans ce précipité, les termes s'entrechoquent, s'annulent, se condamnent, et ne laissent en finale que le hoquet d'une régression. La France trahit par là une part non codifiable de son identité, un des aspects fondamentaux, l'autre en est le colonialisme, de son rapport au monde : l'exaltation de la liberté pour tous.

C'est vrai que l'espace démocratique est un champ de forces antagonistes extrêmement virulent. Que ce moins mauvais de tous les systèmes, demande une attention de tout instant, et comme une vigilance de Guerrier. C'est vrai aussi que nous avons abandonné l'idée d'une progression rectiligne de la conscience humaine, et appris que *régression* et *avancée* sont comme indissociables : là où s'intensifie la lumière, l'ombre s'affirme tout autant. C'est vrai enfin, que le 21^{ème} siècle est ce moment où le monde achève de faire monde sous les auspices consternants du libéralisme économique — cette virulence capitaliste qui investit l'esprit de liberté pour le dénaturer dans un système qui précipite les forts et les faibles, ceux qui possèdent et ceux qui n'ont rien, ceux qui peuvent et ceux qui ne peuvent pas, dans la géhenne grande ouverte du « Marché ». La mise en système de l'esprit de liberté n'est plus la liberté. C'est un émiettement de tous, qui expose chacun, seul et démuni, à l'appétit du monstre.

C'est vrai enfin que dans ce marché ouvert, ce « *monde-marché* », ce « *marché-monde* », les dépressions entre pénurie et abondance suscitent des flots migratoires intenses, comme des cyclones qu'aucune frontière ne saurait endiguer.

Sapiens est par définition un migrant, émigrant, immigrant. Il a essaimé comme cela, pris le monde comme cela et, comme cela, il a traversé les déserts et les neiges, les monts et les abîmes, quitté les famines pour suivre le boire et le manger. *Il n'est frontière qu'on n'outrepasse*. Cela se vérifie sur des millions d'années. Ce le sera jusqu'au bout (encore plus dans les bouleversements climatiques qui s'annoncent) et aucun de ces murs qui se dressent tout partout, sous des prétextes divers, hier à Berlin et aujourd'hui en Palestine ou dans le Sud des États-Unis, ou dans la législation des pays riches, ne saurait endiguer cette vérité simple : que *le Tout-Monde est la maison de tous – Kay tout moune –, qu'il appartient à tous et que son équilibre passe par l'équilibre de tous*.

MUR ET RELATION.

La tentation du mur n'est pas nouvelle. Chaque fois qu'une culture ou qu'une civilisation n'a pas réussi à penser l'Autre, à se penser avec l'Autre, à penser l'Autre en soi, ces raides préservations de pierres, de fer, de barbelés, ou d'idéologies closes, se sont élevées, effondrées, et nous reviennent encore dans de nouvelles stridences. Ces refus apeurés de l'Autre, ces tentatives de neutraliser son existence, même de la nier, peuvent prendre la forme d'un corset de textes législatifs, l'allure d'un indéfinissable ministère, ou le brouillard d'une croyance transmise par des médias qui, délaissant à leur tour l'esprit de liberté, ne souscrivent qu'à leur propre expansion à l'ombre des pouvoirs et des forces dominantes.

La notion même d'identité a longtemps servi de muraille : faire le compte de ce qui est à soi, le distinguer de ce qui tient de l'Autre, qu'on érige alors en menace illisible, empreinte de barbarie. Le mur identitaire a donné les éternelles confrontations de peuples, les empires, les expansions coloniales, la Traite des nègres, les atrocités de l'esclavage américain et tous les génocides. Le côté mur de l'identité a existé, existe encore, dans toutes les cultures, tous les peuples, mais c'est en Occident qu'il s'est avéré le plus dévastateur sous l'amplification des sciences et des technologies. Le monde a quand même fait Tout-Monde. Les cultures, les civilisations et les peuples

se sont quand même rencontrés, fracassés, mutuellement embellis et fécondés, souvent sans le savoir.

La moindre invention, la moindre trouvaille, s'est toujours répandue dans tous les peuples à une vitesse étonnante. De la roue à la culture sédentaire. Le progrès humain ne peut pas se comprendre sans admettre qu'il existe un côté dynamique de l'identité, et qui est celui de *la Relation*. Là où le côté mur de l'identité renferme, le côté Relation ouvre tout autant, et si, dès l'origine, ce côté s'est ouvert aux différences comme aux opacités, cela n'a jamais été sur des bases humanistes ni d'après le dispositif d'une morale religieuse laïcisée. C'était simplement une affaire de survie : ceux qui duraient le mieux, qui se reproduisaient le mieux, avaient su pratiquer ce contact avec l'Autre : compenser le côté mur par la rencontre du donner-recevoir, s'alimenter sans cesse ainsi : *à cet échange où l'on se change sans pour autant se perdre ni se dénaturer.*

La nécessité de toute identité s'inscrit dans ce contact et cet échange. C'est l'inaptitude à vivre le contact et l'échange qui crée le mur identitaire et dénature l'identité. L'ultime refus du contact et de l'échange viendrait du miroir que l'on brise pour ne plus se voir soi-même. Commencer à refuser de voir l'Autre entame ainsi un procès de fermeture à soi-même. L'idée que l'on peut construire de soi ne peut s'élaborer que dans le rapport à l'Autre, la présence au monde, dans l'effervescence des contacts et des changes.

Le côté mur de l'identité pouvait rehausser de quelques splendeurs ces tribus, ethnies, peuplades ou nations qui étaient confrontées à la nature hostile, à la violence de toute vie qui s'acharne dans d'égoïstes pérennités. Il a pu s'affirmer pour des groupes humains isolés par des mythes fondateurs, des Histoires nationales, des lignées verticales, mais, à mesure que le monde s'est ouvert à la présence de tous, que la conscience même la plus obscurcie s'est ouverte à l'existence inévitable de tous (qu'il fut par exemple clair que l'abondance d'ici est à l'origine d'une pénurie de là, que la misère d'ici ne saurait laisser vivre la plénitude de là), c'est le côté relationnel de l'identité qui est apparu le mieux viable. Par lui on comprend que nul n'échappe aux éclats du Tout-Monde, et que ce n'est là ni confusion ni abandon. Que

les murs et les frontières tiennent encore moins quand le monde fait Tout-Monde et qu'il amplifie jusqu'à l'imprévisible le mouvement d'aile du papillon. Le côté mur de l'identité peut rassurer. Il peut alors servir à une politique raciste, xénophobe ou populiste jusqu'à consternation. Mais, indépendamment de tout vertueux principe, le mur identitaire ne sait plus rien du monde. Il ne protège plus, n'ouvre à rien sinon à l'involution des régressions, à l'asphyxie insidieuse de l'esprit, et à la perte de soi.

L'IMAGINAIRE LIBRE.

Les murs qui se construisent aujourd'hui (au prétexte de terrorisme, d'immigration sauvage ou de dieu préférable) ne se dressent pas entre des civilisations, des cultures ou des identités, mais *entre des pauvretés et des surabondances*, des ivresses opulentes mais inquiètes et des asphyxies sèches. Donc : *entre des réalités qu'une politique mondiale, dotée des institutions adéquates saurait atténuer, voire résoudre*. Ce qui menace les identités nationales, ce n'est pas les immigrations, c'est par exemple l'hégémonie étasunienne sans partage, c'est la standardisation insidieuse prise dans la consommation, c'est la marchandise divinisée, précipitée sur toutes les innocences, c'est l'idée d'une « essence occidentale », exempte des autres, ou d'une civilisation exempte de tout apport des autres, et qui serait par là-même devenue *non-humaine*. C'est l'idée de la pureté, de l'élection divine, de la prééminence, du droit d'ingérence, en bref c'est le mur identitaire au cœur de l'unité-diversité humaine.

La rengaine du choc des civilisations est lamentable. Les civilisations se connaissent, se frottent, se changent et s'échangent de manières conscientes ou inconscientes depuis des milliers d'années. Les archéologies culturelles, voire même identitaires, ne révèlent que des strates qui s'emmêlent sans fin, se nourrissent, se regardent, se fécondent, « s'émulsionnent ». L'« Occident » est en nous, et nous sommes en lui. Il est en nous par les voies de la suggestion, de la sujétion, de la domination directe ou silencieuse. Mais il est aussi en nous par ces valeurs qu'il a portées au plus haut et peut-être jusqu'à exaspération (*Raison, individuation, droits de l'humain, égalité hommes-femmes, laïcité...*) et qui étaient déjà présentes dans toutes

les cultures à des degrés variables et avec des nuances infinies. Toutes les cultures ont eu leur projection magico-mythique liée à une démarche rationnelle et technique. Toutes les cultures sont de folie et de sagesse, de prose et de poésie. Toutes les cultures sont de pulsion communautaire et de participation individuelle. La domination occidentale s'est faite sur une brusque extension et une exaspération de ces données : le ver était dans le fruit, – en créole : *Sé kod yanm qui maré yanm* : c'est la liane que produit l'igname qui permet de l'attacher au mieux.

La grande force des vaincus du marché-monde est d'avoir reçu en ajoutement les merveilles et les ombres des vainqueurs. Le plus difficile étant, non de les rejeter, mais de se défaire de leurs stérilisantes fascinations par un imaginaire libéré, une poétique clairvoyante du Tout-Monde. Une plénitude optimale, loin des conquêtes, des revanches ou des dominations, et qui s'appelle *Mondialité*. Par là nous sommes dans « l'Occident », mais aussi nous nous *Orientons*.

MONDIALITÉ.

La *Mondialité* (qui n'est pas le marché-monde) nous exalte aujourd'hui et nous lancine, nous suggère une diversité plus complexe que ne peuvent le signifier ces marqueurs archaïques que sont la couleur de la peau, la langue que l'on parle, le dieu que l'on honore ou celui que l'on craint, le sol où l'on est né. L'identité relationnelle ouvre à une diversité qui est un feu d'artifice, une ovation des imaginaires. La multiplicité, voire l'effervescence, des imaginaires repose sur la présence vivifiante et consciente de cela que toutes les cultures, tous les peuples, toutes les langues, ont élaboré en ombres et en merveilles, et qui constitue l'infinie matière des humanités. La vraie diversité ne se trouve aujourd'hui que dans les imaginaires : la façon de se penser, de penser le monde, de se penser dans le monde, d'organiser ses principes d'existence et de choisir son sol natal. La même peau peut habiller des imaginaires différents. Des imaginaires semblables peuvent s'accommoder de peaux, de langues et de dieux différents. Mme Condoleeza Rice relève du même imaginaire que M. George W. Bush, et n'a rien à voir avec M. Mandela ou avec Martin Luther King. De même, nul ne saurait faire reproche, sous prétexte de solidarité politique ou raciale,

aux personnes à peau basanée ou sombre qui accompagnent M. Nicolas Sarkozy : elles sont plus identiques à lui qu'à n'importe quoi d'autre. Le « Même » joue au caméléon. Le divers confond les rigidités identitaires, bouleverse à tout-va, et rejette les certitudes sélectives au rang de fragiles idéologies.

Les arts, les littératures, les musiques et les chants fraternisent par des voies d'imaginaires qui ne connaissent plus rien aux seules géographies nationales ou aux langues orgueilleuses dans leur à-part. Dans la Mondialité (qui est là tout autant que nous avons à la fonder), nous n'appartenons pas en exclusivité à des « patries », à des « nations », et pas du tout à des « territoires », mais désormais à des « Lieux », des intempéries linguistiques, des dieux libres qui ne réclament pas d'être adorés, des terres natales que nous aurons décidées, des langues que nous aurons désirées, ces géographies tissées de terres et de visions que nous aurons forgées. Et ces « Lieux », devenus incontournables, entrent en relation avec tous les Lieux du monde. C'est le chatolement de tous ces Lieux qui ouvre à l'insurrection infinie des imaginaire libres : à la Mondialité.

DE LA REPENTANCE.

Face à de tels bouleversements, il y a des équilibres économiques, des aléas sociaux, des exigences de politique intérieure, à inventer, maintenir ou réparer. Les flux excessifs d'immigration, des pays pauvres vers les pays riches, peuvent être équilibrés par un grand nombre de mesures qui ne seraient pas à caractère immédiat et irrévocable : par exemple l'entreprise délibérée et proclamée d'une stabilisation juste de l'économie mondiale, le rétablissement des revenus des matières premières des pays du sud, le transfert systématique des technologies, partout où cela serait possible, l'établissement patient, obstiné d'un réseau nord-sud de commerce durable et équitable. Il y a là les principes d'une grande politique pour une nation, qui de les proclamer et de les étudier et de commencer à les mettre en pratique, se grandirait. C'est à chacun de mesurer son degré de prudence, l'éclat de son audace, la hauteur de sa vue.

Mais la folie serait de croire inverser par des diktats le mouvement des immigrations. Dans le mot « *immigration* » il y a comme un souffle vivifiant. L'idée d'« *intégration* » est une verticale orgueilleuse qui réclame la désintégration préalable de ce qui vient vers nous, et donc l'appauvrissement de soi. Tout comme l'idée de *tolérer les différences* qui se dresse sur ses ergots pour évaluer l'entour et qui ne se défait pas de sa prétention altière. Le *co-développement* ne saurait être un prétexte destiné à apaiser d'éventuels comparses économiques afin de pouvoir expulser à objectifs pré-chiffrés, humilier chez soi en toute quiétude. Le co-développement ne vaut que par cette vérité simple : *nous sommes sur la même yole*. Personne ne saurait se sauver seul. Aucune société, aucune économie. Aucune langue n'est, sans le concert des autres. Aucune culture, aucune civilisation n'atteint à plénitude sans relation aux Autres.

Ce n'est pas l'immigration qui menace ou appauvrit, c'est la raideur du mur et la clôture de soi. C'est pourquoi nous nous sommes levés pour que les Histoires nationales s'ouvrent aux réalités du monde. Pour que les mémoires nationales verticales puissent s'enivrer du partage des mémoires. Pour que la fierté nationale puisse s'alimenter à la reconnaissance des ombres comme des lumières. C'est pourquoi nous disons aussi que la repentance ne peut pas se demander mais qu'*elle peut se recevoir et s'entendre*. La haute conception des choses du monde n'est jamais béate, orgueilleuse, imbécile. Elle est faite de tremblements, et c'est de tremblement en tremblement qu'elle s'élève sur les degrés d'un clair retour de conscience. *L'idée de repentance tend à diminuer celui qui la réclame, mais elle grandit celui qui peut la mettre en oeuvre*. Il faut craindre une pauvreté de conscience quand on est incapable d'oser la repentance.

L'APPEL.

Les murs menacent tout le monde, de l'un et l'autre côté de leur obscurité. C'est la relation à l'Autre (à tout L'Autre, dans ses présences animales, végétales, environnementales, culturelles et humaines) qui nous indique la partie la plus haute, la plus honorable, la plus enrichissante de nous-mêmes.

Nous demandons que toute les forces humaines, d'Afrique d'Asie, des Amériques, d'Europe, que tous les peuples sans États, tous les « Républicains », tous les tenants des «Droits de l'Homme », que tous les artistes, toute autorité citoyenne ou de bonne volonté, élèvent par toutes les formes possibles, une protestation contre ce mur-ministère qui tente de nous accommoder au pire, de nous habituer à l'insupportable, de nous faire fréquenter, en silence, jusqu'au risque de la complicité, *l'inadmissible*.

Tout le contraire de la beauté.

Patrick CHAMOISEAU
Edouard GLISSANT

Toutes les initiatives
en rapport avec cet appel seront répertoriées
sur le site de l'*Institut du Tout-Monde*.
www.tout-monde.com